



HAL
open science

L'image de New York chez Henryk Sienkiewicz et Adam Gurowski

Stanislaw Fiszer

► **To cite this version:**

Stanislaw Fiszer. L'image de New York chez Henryk Sienkiewicz et Adam Gurowski. Sienkiewicz, voyageur dans le temps et dans l'espace, Eur'ORBEM Editions, 2018. <hal-02519511>

HAL Id: hal-02519511

<https://hal.science/hal-02519511v1>

Submitted on 26 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'IMAGE DE NEW YORK CHEZ HENRYK SIENKIEWICZ ET ADAM GUROWSKI

Stanislaw FISZER

Université de Lorraine

Henryk Sienkiewicz décrit New York dans le chapitre III de ses *Lettres de voyage en Amérique (Listy z podróży do Ameryki)*, rédigées lors de son séjour de deux ans aux États-Unis¹, publiées en feuillets dans *Gazeta Polska*², entre février 1876 et décembre 1878 et parues intégralement chez Gebethner et Wolff, en 1880³. Adam Gurowski brosse le tableau de la même ville à plusieurs endroits, et tout particulièrement dans le chapitre « La campagne et la ville » (« Country and City ») de son ouvrage *L'Amérique et l'Europe (America and Europe)*, paru en 1857⁴, quelque vingt ans avant la publication des *Lettres* de Sienkiewicz. Celui-ci ne passe à New York que deux jours, à son arrivée en Amérique et à la veille d'un long périple de l'est à l'ouest du pays jusqu'à la Californie. Au moment de l'écriture de son ouvrage, Gurowski, après avoir émigré aux États-Unis en 1848, y vit depuis une dizaine d'années déjà tout en menant, comme partisan de l'aile radicale des Républicains, une activité politique et littéraire : il rédige de nombreux articles, notamment pour l'*American Cyclopaedia* et pour *New York Tribune*⁵.

Vingt ans qui séparent la publication des deux ouvrages en question sont ponctués, entre autres, de la guerre de Crimée (1855-1856) en Europe, de l'insurrection de Janvier (1863-1864) en Pologne, de la guerre de Sécession (1861-1865) en Amérique, événements qui, à divers degrés impliquent Gurowski et Sienkiewicz⁶ ; mais en même temps, ces années-

1. En 1876, Henryk Sienkiewicz entreprend un voyage aux États-Unis en qualité de correspondant de *Gazeta Polska*. L'un des objectifs de ce voyage était la création d'un phalanstère en Californie, composé d'immigrés polonais, dont Helena Modrzejewska.

2. *Gazeta Polska* était un quotidien d'information publié à Varsovie de 1826 à 1907. D'abord tribune des romantiques, après l'insurrection de Janvier il véhicule des idées positivistes.

3. Henryk Sienkiewicz, *Listy z podróży po Ameryce*, Warszawa, Gebethner i Wolff, 1880.

4. Adam G. de Gurowski, *America and Europe*, New York, D. Appleton and Company, 1857.

5. *New York Tribune* était un quotidien américain fondé par Horace Greeley et dont le tirage, dans les années 1850, s'élevait à 200 000 exemplaires. Le journal représentait les idées de l'aile radicale du Parti républicain : Karl Marx et Friedrich Engels y publiaient. A. Gurowski, qui, d'ailleurs, critiquait les articles de ces derniers, s'était lié d'amitié avec Charles Anderson Dana, rédacteur en chef du journal.

6. Pendant la guerre de Crimée, Gurowski, considéré par certains comme renégat (voir à ce propos Henryk Głębocki, « *Diabeł Asmodeusz* » w *niebieskich binoklach i kraj przyszłości*. Hr. Adam Gurowski i Rosja, Arcana, 2012) se range aux côtés de la Russie et ses éditoriaux et publications ont une influence certaine sur l'opinion

là se caractérisent par une rapide croissance de la ville de New York qui, en 1876, date d'arrivée de Sienkiewicz en Amérique, n'est pas la même qu'en 1857, date de publication du livre de Gurowski. En effet, Broadway se transforme en première artère commerçante de la ville, les banques se multiplient, si bien que New York acquiert la position du principal centre d'affaires du pays. Avec la révolution industrielle, le nombre d'usines, d'ateliers et de manufactures qui, faute de place sur le Manhattan s'implantent dans les quartiers périphériques, ne cesse d'augmenter. Dans les années 1850-1860, le port de New York s'agrandit. En 1870, on achève la construction de la gare de Grand Central qui accélère encore davantage l'essor économique de la ville. Les transports urbains se modernisent, passant des omnibus aux tramways hippomobiles. La ville se dote d'un grand espace de verdure grâce à l'ouverture, en 1873, de Central Park. Dans cette période également, on crée des institutions culturelles, telles que Metropolitan Museum of Art (1870) et American Museum of Natural History (1877). Pourtant le changement le plus important concerne la population New-Yorkaise qui passe de 696 000, en 1850, à 1 911 700 habitants, en 1880. Et c'est à eux que Gurowski et Sienkiewicz consacrent le plus de place dans leurs descriptions de la ville qui, entre les dates respectives de leur rédaction, tout en changeant vite de physionomie garde néanmoins ses caractéristiques essentielles.

Autour de 1850, New York est déjà une métropole cosmopolite composée, d'après Gurowski, de « rebuts des sociétés »⁷ de presque toutes les ethnies, qui, une fois venus sur le sol américain, se transforment en une population saine, active et dotée d'une organisation sociale qui lui est propre. En revanche, pour Sienkiewicz, cette foule bigarrée et toujours pressée à travers laquelle il se faufile, dès son arrivée en Amérique, manque d'identité culturelle quelconque. Très hétérogènes du point de vue de leurs origines, les New-Yorkais sont aussi très inégalitaires. En bas de l'échelle se trouvent les afro-américains qui habitent les quartiers portuaires. Pour décrire cette communauté extrêmement pauvre, Sienkiewicz adopte un ton légèrement persifleur : les Noirs laids et sales, habillés en haillons et apparemment désœuvrés, ne font que mâcher la chique ; des *ladies* et des *miss* aux nez écrasés font montre de leur habileté en portant des paquets, voire de la nourriture, sur leurs têtes recouvertes des tignasses qui ressemblent aux toisons des moutons. Gurowski, en fervent anti-esclavagiste,

publique américaine. Avant et pendant la guerre de Sécession, il lutte pour l'abolition de l'esclavage. Pourtant, à l'opposé de Sienkiewicz, patriote et critique de la Russie tsariste, il rejette toutes les aspirations indépendantistes des Polonais et prône le panslavisme sous l'égide de Moscou, en particulier dans *La civilisation et la Russie* (1840), *Pensées sur l'avenir des Polonais* (1841), *Le Panslavisme* (1848)..

7. « *An agglomeration of social offal, flowing from almost all parts and races of the globe; then a genuine, large, sound, substantial, intelligent, active population; forming a compact substratum, America and Europe, op. cit., p. 398.*

aurait sans doute qualifié cette description de caricaturale, d'autant qu'elle est faite plus de dix ans après l'abolition du servage aux États-Unis (1865). Pour lui, les traits des négro-africains dont fait allusion Sienkiewicz, tels que la paresse, la saleté et la quasi sauvagerie, ne seraient que des stéréotypes. Dans le chapitre V, Gurowski établit, d'ailleurs, un parallèle entre le servage des paysans polonais et l'esclavage des Noirs pour expliquer leur avilissement et arriération économique, qui, loin de résulter de leur infériorité raciale, découlent des siècles d'exploitation par les Blancs.

Les Irlandais, venues massivement en Amérique, suite à une grande famine (1845-1852), constituent la deuxième communauté la plus démunie et la plus nombreuse de New York. Il suffit de dire qu'en 1860, un tiers de New-Yorkais est d'origine irlandaise. La plupart d'entre eux, entassés dans des appartements étroits et insalubres appelés *tenements*, s'engagent, à en croire Sienkiewicz et Gurowski, à n'importe quel travail, mais le plus souvent chôment. Cela les pousse à l'ivrognerie et à la débauche. Selon Gurowski, outre la misère, il y a encore d'autres raisons qui les empêchent de s'intégrer dans la société New-Yorkaise : la haine envers les Anglais, leurs ennemis héréditaires, et une influence néfaste de l'Église catholique dont ils sont les fidèles⁸. Cette dernière les utiliserait, comme un cheval de Troie, pour affaiblir les protestants, prépondérants parmi les Anglo-Saxons dans les États du Nord, et pour dominer la société américaine⁹. Hostile à l'école publique qui inculque l'esprit républicain et laïc, l'Église catholique multiplie ses paroisses pour maintenir les Irlandais dans un état de soumission totale.

Sienkiewicz qui arrive à New York cinq ans après les émeutes de 1871, lesquels font 65 morts parmi les catholiques et les orangistes, connaît bien les tensions entre les deux communautés. Tout comme Gurowski, il met en garde contre la mainmise du parti clérical sur les Irlandais ce qui pourrait saper l'unité de la jeune république américaine. Néanmoins, il pense en même temps que les Irlandais portent en eux les qualités de leurs défauts. Car dans leur foi proche parfois du fanatisme, ils représentent des valeurs spirituelles qui manquent cruellement à la société américaine par trop matérialiste. Ici, Sienkiewicz fait une allusion à ses collègues positivistes pour affirmer que la prédominance des éléments réalistes pourrait être tout aussi pernicieuse pour la société que le manque d'éléments idéalistes. Si, par ailleurs, on devait chercher la raison de cette disposition favorable de l'écrivain à l'égard des

8. Les opinions négatives de Gurowski sur le rôle de l'Église catholique aux États-Unis s'expliquent en partie par son apostasie survenue après l'insurrection de Novembre (1830) ; voir à ce propos la note 6.

9. « *The pious tendency of Romanism, as avowed by its leaders and chiefs, is to Romanize the population of America ; or, in other words, to subvert the corner-stones of the institutions, poison the life, and destroy the destinies of America ; in one word, to Irishize the Republic* », *America and Europe*, op. cit., p. 266.

Irlandais, on pourrait émettre des conjectures sur sa préférence du catholicisme au protestantisme d'une part, sur une analogie entre le sort de ce peuple et des Polonais d'autre part.

En poursuivant sa réflexion, Sienkiewicz trouve, en particulier, critiquable la recherche de l'argent, dénominateur commun des classes moyennes et de la grande bourgeoisie New-Yorkaises. À Broadway, il s'indigne :

Commerce, commerce et commerce, *business* et *business*, voilà ce qu'tu vois, entends et lis du matin au soir. Au premier coup d'œil, ce n'est pas une ville habitée par telle ou telle nation, mais un grand conglomérat de commerçants, d'industriels, de banquiers et d'employés de bureau, un grouillement cosmopolite qui t'en impose par sa grandeur, son animation, sa civilisation industrielle, mais qui te fatigue par le caractère étriqué de la vie sociale qui ne produit rien d'autre que de l'argent¹⁰.

Plus loin, Sienkiewicz décrit une séance de la bourse à Wall Street, cette rue de grandes enseignes et d'établissements financiers de tous genres : dans un vacarme indescriptible, des traders se comportent comme des aliénés pour reprendre leurs esprits une fois la séance terminée.

Gurowski lui aussi critique les abus de la société dans laquelle faire de l'argent devient l'occupation et la valeur principale ; mais au contraire de Sienkiewicz, il cherche à expliquer sociologiquement et psychologiquement ce trait distinctif des Américains. L'envie de s'enrichir, propre à toutes les sociétés modernes, sinon à l'homme en général, fut stimulée chez les immigrants américains, souvent négociants et commerçants européens, par des conditions extrêmement difficiles dans lesquelles ils se sont retrouvés en Amérique au début de sa colonisation. L'argent est donc vite devenu une marque de réussite et de prestige, d'autant que les formes de sociabilité qui auraient pu permettre de s'épanouir et de mériter l'estime sociale d'une autre façon, étaient très réduites dans ces communautés de nouveaux arrivants. Et puis, une fois riche, on continue à faire de l'argent comme on joue aux jeux de

10. « *Handel, handel i handel, business i business, oto co widzisz od rana do wieczora, o czym ustawicznie słyszysz i czytasz. Na rzut oka, nie jest to miasto zamieszkane przez taki a taki naród, ale wielki zbiór kupców, przemysłowców, bankierów, urzędników, kosmopolityczny zarwaniec, który imponuje ci ogromem, ruchliwością, przemysłową cywilizacją, ale nuży cię jednostronnością społecznego życia, nie wytwarzającego nic więcej prócz pieniędzy* », *Listy z podróży po Ameryce*, Sandomierz, Wydawnictwo Diecezjalne i Drukarnia w Sandomierzu, 2017, t. I, p. 112 Traduction de toutes les citations de H. Sienkiewicz par l'auteur de l'article.

hasard : pour prouver ses capacités face aux aléas de cette activité et à l'intelligence d'autres joueurs¹¹.

Le jugement porté sur les mœurs des New-Yorkais n'est pas non plus le même chez les deux écrivains. Sienkiewicz considère les habitants de la ville comme des hommes grossiers et incivils, tout en opposant cette grossièreté à la politesse française. Il éprouve de la répugnance pour l'habitude de recracher la chique sur les murs tapissés de marbres au lieu de le faire dans des crachoirs installés à cet effet dans des bâtiments publics. Il réprovoque d'autres coutumes encore, comme celle de mettre ses pieds sur la table, de ne pas ôter son chapeau, même dans des maisons privées, ou bien celle d'enlever sa veste en présence des dames. Celles-ci vêtues richement mais sans goût se pavanent à Broadway en singeant la coquetterie parisienne.

En général, les New-Yorkais n'attachent aucune importance à la propreté de l'espace public dans lequel ils évoluent quotidiennement. À cet égard, les quartiers les plus riches ne font pas d'exception : des vitrines de magasins de luxe donnent sur des rues crasseuses et pleines de déchets ; des carrosses et des omnibus se fraient le chemin parmi des chariots et des cochons qui pataugent dans la boue, jaloux de leur liberté et égalité – dit Sienkiewicz puisant cette allégorie de la démocratie américaine dans les *Notes américaines* (*American Notes*, 1842) de Dickens¹². Le soir, épuisés par la journée de travail, les New-Yorkais des classes moyennes s'enferment dans leurs maisons. Seuls les représentants des élites participent à la vie culturelle et fréquentent des théâtres et des salles de concert où se produisent des acteurs et des artistes européens payés à prix d'or.

Gurowski ne met pas en doute une certaine rusticité des Américains, souvent tournée en dérision par des écrivains anglais de l'époque. Pourtant, il refuse de mesurer cette jeune société à l'aune de la noblesse ou de la bourgeoisie européennes. Conscients de leur manque de raffinement, les Américains sont très susceptibles quant aux moqueries à leur égard. Traités de parvenus, ils dissimulent leur humiliation par l'orgueil dont Sienkiewicz parle avec sarcasme dans son feuilleton. Gurowski considère, du reste, comme exagérées les critiques des étrangers qui visitent le Nouveau Continent : pour lui, les coutumes américaines, plus

11. Gurowski dit à ce propos: « *The money is made not merely for the sake of becoming independent and rich, of enjoying both, but from habit – on account of finding any other congenial occupation impossible. It becomes an intellectual drilling, and a test of skill. It becomes a game, deeply combined, complicated – a struggle with men and events, exciting, captivating, terrible, hand to hand, man to man, cunning to cunning, America and Europe* », *op. cit.*, pp. 73-74.

12. Dickens se gausse du républicanisme américain en recourant à cette allégorie : « *He is in every respect a republican pig, going wherever he pleases, and mingling with the best society, on an equal, if not superior footing, for every one makes way when he appears, and the haughtiest give him the wall, if he prefer it* », Charles Dickens, *American Notes*, Penguin Classics, 2000, p. 97.

uniformes que celles de différentes couches de l’Ancien Continent, ressemblent à celles de la petite bourgeoisie européenne : c’est, dans sa majorité, une population foncièrement égalitaire, franche et honnête, dévouée entièrement à son travail et très attachée aux valeurs et à la vie domestiques.

Les New-Yorkais, comme d’autres Américains, tiennent à la liberté et aux principes démocratiques qui constituent, pratiquement dès le début de son existence, le fondement de cette société. Pourtant sur sa surface, d’après Gurowski, apparaissent « des efflorescences » d’une pseudo-aristocratie. Cette grande bourgeoisie de Manhattan, caricaturée dans une *Histoire de New York (A History of New York)*, livre satirique publié en 1809 par Washington Irving sous le pseudonyme de Dietrich Knickerbocker, tout comme ce dernier remontait ses origines, aux premiers colons de la Nouvelle-Hollande, fondateurs de la Nouvelle-Amsterdam, rebaptisée New-York, en 1664¹³. En réalité, ces soi-disant aristocrates qui souffrent d’un complexe d’infériorité devant la noblesse européenne et s’efforcent de l’imiter, avaient pour ancêtres des trafiquants, boutiquiers, artisans ou fermiers, certes des hommes laborieux et honorables – ironise Gurowski - mais dépourvus de prétentions de leurs riches descendants¹⁴. Pourtant ceux-ci, nés dans la petitesse n’arrivent pas à la grandeur des princes marchands italiens de la Renaissance et n’influencent guère l’opinion publique du pays.

C’est la puissante presse New-Yorkaise qui cherche à exercer cette influence sur les masses américaines. Aussi bien Sienkiewicz que Gurowski soulignent le caractère populaire des quotidiens, tels que *Herald Tribune* ou *Times*, dont les tirages dépassent de beaucoup ceux des plus grands journaux européens. Pourtant, selon Sienkiewicz, ces grands titres, comme des centaines d’autres aux États-Unis, appartiennent à la presse d’information qui correspond à l’esprit pragmatique et aux occupations terre-à-terre des Américains. Sous le rapport de ses valeurs littéraires, elle ne peut pas égaler la presse de Londres ou de Paris car des rares hommes de lettres qui y collaborent se trouvent soumis aux exigences de productivité et à la logique financière des rédactions et des propriétaires, comme la famille Bennet à qui appartient *Herald*. En revanche, pour Gurowski, la presse New Yorkaise, sinon

13. C’est ainsi que Washington Irving tourne en ridicule les prétentions aristocratiques d’une frange de la grande bourgeoisie New-Yorkaise : « [...] combien il serait commode à beaucoup de nos hommes illustres et de nos grandes familles d’une noblesse douteuse, de pouvoir user du privilège des héros de l’Antiquité, qui, toutes les fois que leur origine était enveloppée d’obscurité, se donnaient modestement pour les descendants d’un dieu, et qui ne voyageaient jamais à l’étranger sans faire des contes de ma mère l’Oie, sur le couronnes ou principautés qu’ils avaient dans le leur [pays] », Washington Irving, *Histoire de New York*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 89.

14. « [...] the pretenders to aristocracy in the American society descend, in an overpowering majority, from originally poor but honorable traffickers, artisans, farmers, or professional men [...] The American aristocrats might imitate theirs [ancestors] in simplicity of manners, soundness of sense, and the absence of conceited assumption », *America and Europe*, op. cit., p. 399.

indépendante, au moins offrant une large variété d'opinions, n'est pas soumise, comme en Europe, aux intérêts d'une classe ou d'un groupe dirigeant. Ces derniers instrumentalisent souvent des talents littéraires pour parvenir à leurs propres fins et maintenir le régime politique ou l'ordre social établi¹⁵.

Il résulte de la comparaison faite jusqu'à présent qu'à cause de son caractère par excellence commercial et industriel, New York passe, aux yeux de Sienkiewicz, pour une ville dynamique et moderne, mais tard venue, sans passé et sans âme. Par ailleurs, la modernité et l'ostensible richesse des quartiers d'affaires ne peuvent pas compenser la vulgarité et la misère des quartiers périphériques. Pratiquement toutes les coutumes des New Yorkais, à commencer par leur cuisine et en finissant par leurs loisirs, paraissent inférieures à celles des habitants des grandes capitales européennes.

Gurowski, quant à lui, affirme qu'on ne saurait juger New York d'après les métropoles européennes, telles que Paris ou Londres¹⁶. Car, à la différence de l'Europe, aux États-Unis les villes, même les plus grandes, à l'exception peut-être de Boston, l'ancienne capitale de la Nouvelle Angleterre, ne dominent pas culturellement la campagne¹⁷. C'est pourquoi le New York des années 60 et 70 du XIX^e siècle, malgré sa position commerciale exceptionnelle, ne peut pas encore prétendre à la suprématie dans le domaine des mœurs et garde son caractère quasi provincial au sens noble du terme. Cela revient à dire qu'en raison de la décentralisation des États-Unis le même esprit démocratique imprègne et vivifie aussi bien la ville que la campagne, alors qu'en Europe on observe un impérialisme des capitales et de leurs élites qui écrasent sur tous les plans la province.

La question est maintenant de savoir pourquoi l'image de New York chez Sienkiewicz est plutôt négative, alors que chez Gurowski, elle est très nuancée. Juste au début de sa première lettre américaine, Sienkiewicz tourne en dérision une journaliste polonaise, sans doute Krystyna Narbuttówna¹⁸, qui, le jour de son arrivée à New York, au lieu de visiter la

15. « [...] a skilful or bold writer, himself a toady or the tool of a clique, or of a man, deludes or bewilders the people, twists reason, facts and logic to serve his own purposes or those of his employers », *America and Europe*, op. cit., p. 317.

16. « New York cannot be compared in a social, political, or any conventional point of view, with London or Paris, etc., nor even with any of the capitals of the second order. It cannot be compared, in that respect, with the past condition of Italian cities, or the few towns of the Hanseatic League, *America and Europe*, op. cit., p. 397.

17. *No such social subdivisions and distinctions having existed in America at the start, nor existing now, the customs, habits, usages of the Americans are more uniform than those of European nations. Little if any differences exists therein between cities and villages, between what is customary in the dwellings of the rich in commercial cities, or plantations, and in the cottages of artisans and farmers. These habits [...] in their generality are similar to the mode of life among the small European burghers, America and Europe* », op. cit., p. 366.

18. Les feuilletons de Krystyna Narbuttówna sur l'Amérique ont été publiés dans *Gazeta Polska*, en 1874 et *Biblioteka Warszawska*, en 1875.

ville, s'est assise dans un *reading room* de son hôtel pour rédiger une étude sur les mœurs des New-Yorkais qui, tels des cow-boys, s'entretenaient, la nuit, en pleine rue. Sans remettre en question le fait que Sienkiewicz, à la différence de cette journaliste, ait parcouru la ville avant de commencer à écrire son récit, on peut faire une hypothèse selon laquelle ses impressions étaient fort influencées par ses lectures antérieures. Outre les très critiques *Notes américaines* de Dickens, que l'écrivain polonais cite lui-même, et qui ont été partiellement traduites en polonais, en 1844¹⁹, on peut mentionner, entre autres, le *Voyage en Amérique (Podróż po Ameryce)*, d'Olympia Audouard, livre paru à Varsovie en 1875, ainsi qu'une série d'articles « New York et la société américaine » (« Nowy Jork i społeczeństwo amerykańskie ») de L. Simonin²⁰ et les *Lettres d'Amérique (Listy z Ameryki)* de Roger Łubieński²¹. Tout comme ces auteurs et en termes semblables, Sienkiewicz dénonce dans ses *Lettres* le matérialisme de la société américaine, la corruption de l'administration et de la justice états-uniennes, ainsi qu'un faible niveau de représentations dans des théâtres New-Yorkais et l'inexistence d'un répertoire national.

Des chercheurs marxistes ont avancé une autre thèse censée expliquer le jugement sévère porté par Sienkiewicz sur la communauté New-Yorkaise. Selon l'un d'entre eux²², ce jugement traduit la perte d'illusions relatives à l'idéologie positiviste et au capitalisme en général. Le désenchantement qui aurait commencé en Europe se serait accentué en Amérique. Pourtant, force est de constater que la déception de l'écrivain, s'il y en a une, ne découle pas de la critique de la société vue dans l'optique du conflit des classes. Le capitalisme que Sienkiewicz découvre, les premiers jours de son séjour aux États-Unis, lui inspire de l'aversion surtout par sa laideur et des occupations bourgeoisement prosaïques des masses, tellement éloignées de l'idéal de beauté aristocratique. Ce ne sont donc pas les raisons d'ordre politique et social, mais plutôt d'ordre esthétique et, en partie moral, qui façonnent les impressions du voyageur polonais. Sa rencontre avec la civilisation industrielle n'est pas, du reste, sans rappeler les expériences de certains romantiques européens ou des écrivains américains d'origine rurale, tels que Ralph Waldo Emerson ou Hermann Melville.

Sans jamais réécrire son premier feuilleton envoyé des États-Unis à Varsovie, Sienkiewicz avoue, dans les *Lettres* postérieures, s'être mépris sur la nature de la société américaine et ainsi, quoique indirectement, il réfute ses propres opinions sur les New-Yorkais.

19. *Zarysy Ameryki przez Czarłza Dikkinsa*, Warszawa, 1844 est une adaptation en polonais des *Notes américaines* de Charles Dickens.

20. L. Simonin, *Nowy Jork i społeczeństwo amerykańskie*, *Tygodnik Ilustrowany*, 1875.

21. Roger Łubieński, *Listy z Ameryki*, *Kronika Rodzinna*, n° 6, 8, 21, 1876, n° 6, 10, 12, 20, 1877.

22. Zdzisław Najder, « O Listach z podróży do Ameryki Henryka Sienkiewicza », *Pamiętnik Literacki*, 46/1, 1955.

Non seulement il les a jugés d'après les critères et les préjugés européens, mais encore, en ce qui concerne les mœurs, il a établi une comparaison fondée sur des prémisses erronées. Car, à en croire Sienkiewicz, l'auteur de la *Lettre VI*, la démocratie européenne n'a rien à voir avec la démocratie américaine : autant la première se manifeste par l'existence d'institutions et de mécanismes démocratiques dans des sociétés divisées en classes et fortement hiérarchisées, autant dans la deuxième les hommes pour qui le travail constitue la valeur suprême, malgré toutes les différences qui les séparent, se considèrent comme parfaitement égaux :

Ici, [...] les classes sociales au sens européen n'existent pas – dit Sienkiewicz en exaltant ce qu'il a auparavant reproché – il y a seulement divers *business*, mais le gentleman qui fabrique des chaussures est tout aussi respecté que le gentleman qui est avocat, pour la bonne et simple raison que l'opinion publique apprécie autant le barreau que le métier de cordonnier.²³

Cette égalité de comportement à l'égard d'autrui entraîne une démocratisation des mœurs incomparablement plus avancée qu'en Europe. S'il en est vraiment ainsi, l'erreur de Sienkiewicz, fraîchement débarqué à New York, consiste à comparer les mœurs de ses habitants à celles des élites des capitales d'Europe, alors que le niveau culturel et intellectuel des masses américaines, comme il affirme lui-même ultérieurement, dépasse de beaucoup celui des masses européennes dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'écrivain finit donc par exprimer les opinions très proches de celles d'Adam Gurowski qui, tout au long de son essai, défend l'idée que le capitalisme américain, par son histoire et les conditions de son développement, est supérieur au capitalisme européen. Car, dès son origine, il serait créé par le peuple et pour le peuple.

Sans douter de la sincérité de la conversion de Sienkiewicz au libéralisme américain laquelle préfigure peut-être le programme de prospérité capitaliste du roman *La Famille Połaniecki* (*Rodzina Połanieckich*, 1895), on ne peut pas, après tout, s'empêcher d'observer une étonnante facilité avec laquelle l'écrivain passe au fil de ses feuilletons d'une image des New-Yorkais, satirique, voire caricaturale, à celle des Américains, élogieuse et, par endroits, passablement idéalisée²⁴. Certes, haute en couleur et littérairement réussie, cette image paraît

23. « Tu, [...], klasy społeczne w sensie europejskim nie istnieją; istnieje tylko rozmaity „business”, ale gentleman, który zajmuje się wyrabianiem obuwia jest równie szanowany, jak gentleman trudniący się adwokaturą, dla tej prostej przyczyny, że opinia nie robi najmniejszej różnicy w poszanowaniu szewstwa i adwokatury », *Listy z podróży po Ameryce*, op. cit., p. 240.

24. Certains chercheurs (comme, par exemple, Maciej Głogier, *Sienkiewicz nowoczesny*, Bydgoszcz, Wydawnictwo Uniwersytetu Kazimierza Wielkiego, 2010) montrent l'influence de la pensée d'Alexis de Tocqueville sur celle de Sienkiewicz. Cette influence datant des années 1878-1882 et postérieure à la rédaction

pourtant moins intellectuellement stimulante que celle qu'on trouve chez Gurowski, qualifié parfois de Tocqueville polonais, dont les thèses, bien que discutables, sont solidement argumentées, et résultent de sa longue expérience de la vie et des institutions américaines.

du feuilleton consacré au séjour de l'écrivain polonais à New York, pourrait, en effet, expliquer en partie une évolution rapide et déconcertante de ses opinions sur la démocratie et l'égalitarisme américains.